



MON VIEUX

BRUNO LONCHAMPT



X'

roman
SARBACANE

BRUNO LONCHAMPT

MON VIEUX

ÉDITIONS
SARBACANE

Depuis 2003

Bande-son

- DOOZ KAWA, *Me faire la belle*
- SAGES COMME DES SAUVAGES, *Lailakomo*
- KACEM WAPALEK, *Le temps passe*
- ANDERSON PAAK, *Bubblin*
- GAËL FAYE, *Irruption*
- RACHID TAHA, *Écoute-moi, camarade*
- OXMO PUCCINO, *L'enfant seul*
- GORAN BREGOVIC, *Ederlezi*
- HOCUS POCUS, *Petit pays*
- GIL SCOTT-HERON, *The Bottle*
- SOKLAK, *Sale même*
- I AM, *Demain, c'est loin*

À l'oiseau qui s'est posé sur mon épaule.

Championnat de connerie

Il n'a pas vraiment peur. Peut-être éprouve-t-il une légère sensation de malaise, pas plus. Pourtant, Marek sait bien qu'il se trouve à un tournant, là, maintenant. Le genre virage en pente, sans rambarde, qu'il vaut mieux éviter de prendre à cent à l'heure !

Mais Marek, les freins... connaît pas. À tout juste dix-sept ans, il se traîne un parcours qui n'est qu'une longue succession de gamelles, de cicatrices et de croûtes de sang séchées sur les genoux. Vidéo gag version *trash*.

Ouais, il est pas vieux, le Marek. Pas plus de trois poils au menton, un corps trop grand et trop sec sous une peau en chantier acnéique. Un ado assez banal finalement, avec sa coupe de cheveux façon Ronaldo en moins bien, son maillot de foot contrefait du bled et ses baskets salies par un zonage intensif sur le bitume.

Seulement, dans sa tête, il y a un léger problème de perspective. Son avenir, Marek ne le voit qu'en 2-D, quand il ne l'imagine pas carrément refoulé derrière lui. Et le pire, c'est que ça n'a rien d'une illusion : à force d'y croire, la vision a durci dans son esprit, jusqu'à devenir béton. Et le béton, sûr, il connaît. C'est peut-être même à cause de ça que tout fout le camp, dans sa vie et autour. Le béton.

Ici, la ville en vomit chaque jour. Toujours plus gros, toujours plus gris sous un ciel sans contraste. Une ville béton que personne n'a réellement choisie, peuplée de

familles catapultées là par la poisse, un monde où l'ennui a fini par rendre ses habitants barjos. Lointaine banlieue mise au ban de tout, ville nouvelle déjà vieille ; entre ses murs, les rêves ne se laissent apercevoir que le temps d'une page de pub.

Marek y est né, y a poussé comme la marijuana dans son placard à néon. Trop vite ! Le corps s'étire, les regards sur lui changent, personne de lui plus rien n'espère et les emmerdements prennent de nouvelles tournures, jusqu'à l'ingérable, et puis oups... ça déraile.

En ce moment même, Marek a beau ouvrir au max sa paire d'yeux bleus, il peine à y voir clair. Entre ce qu'on voulait et ce qu'on vit, il y a parfois un écart plus profond qu'un gouffre. Et il suffit d'un pas pour plonger dedans. La porte s'est ouverte, il est entré, puis elle s'est refermée sur ses talons. C'est aussi simple que ça.

Et maintenant...

... dans le salon de l'appartement n° 412, tour B de la cité des Glycines, Marek endure le regard brûlant du pire cramé de toute la ville. Émir, bien calé dans son canapé d'angle en cuir italien, le lui impose une longue minute avant de revenir à l'immense écran plat qui lui fait face.

Le boss sait très bien l'effet qu'il fait aux gens. Ses yeux sont deux menaces de mort qui vous glacent le sang, et sa réputation atteste qu'elles sont régulièrement mises à exécution.

Emir n'est ni particulièrement grand ni particulièrement musclé, mais on peut pas l'ignorer. Il faut dire que c'est pas vraiment le genre à passer inaperçu, avec son costard Armani blanc crème, ses bijoux en or, ses cheveux noirs laqués et tirés en arrière par une petite queue-de-cheval...

Assis à ses côtés façon sandwich, ses lieutenants attendent sagement le premier ordre, comme deux bons gros rottweilers affamés.

À gauche, Zlatan : un mètre quatre-vingt-dix, du muscle en acier trempé, la peau légèrement mate, fringues *fashion* et coiffure *Vivel Dop*. Il a l'air encore plus débile que d'habitude, avec ses bras ballants et ses billes noires absorbées par *MTV*. À droite, La Masse. Lui, c'est son kebab qu'il regarde avec amour. Un peu plus petit que Zlatan, il lui rend facile vingt kilos de muscle et quinze de graisse. Le mec est tellement large qu'il doit se mettre en biais pour passer les portes ! Alors, quand il te regarde en fronçant les sourcils, tu manges ta langue en essayant de te faire tout petit...

Marek se fait tout petit. Il déglutit, baisse la tête, puis la redresse en entendant le rire d'Émir lui claquer les tympan. Le boss se fout clairement de sa gueule, et le mépris qu'affichent ses sbires n'est pas moins insultant. Le rouge lui monte aux pommettes ; entre colère et honte, ses yeux cherchent à répondre à l'affront, mais Émir mate sa télé comme s'il n'existait même pas.

Pourtant, c'est bien à lui qu'il s'adresse lorsqu'il prend enfin la parole, lentement comme toujours, très lentement, afin d'éviter tout risque de malentendu. Émir n'aime pas les malentendus.

– Tu livres pour moi, ce soir... De petit con, tu passes... à grand. Tu pourrais pas espérer beaucoup mieux... pas vrai ? Il y a trois cents balles pour toi... si tout se passe bien. Et... ça doit bien se passer.

Sur ce, le boss décroche ses yeux du poste, tourne la tête pour les fixer sur Zlatan. Il enchaîne par un coup de coude dans ses côtes, histoire de lui faire lâcher la potiche en bikini du clip de rap américain.

– Zlatan... Oh, Zlatan ! Monte avec lui... chez la vieille... C'est tout prêt... normalement. Je te laisse gérer les détails.

– OK, boss.

Un dernier regard d'adieu à la télé, puis le géant se lève, laissant deux énormes traces de fesses sur le sofa, avant

d'éjecter Marek vers la sortie d'une simple pichenette dans le dos.

Dans le couloir, Zlatan marmonne des insultes destinées tour à tour à Marek et à l'ascenseur toujours en panne, puis il ouvre la porte de la cage d'escalier d'un coup de pompe.

Mamie Monique, dite « la nourrice » – c'est-à-dire la gentille dame qui planque une partie de la came des trafiquants dans son appartement – habite cinq étages plus haut.

Ils débarquent chez elle, tous deux aussi essoufflés que tendus. Ce qui contraste quelque peu avec l'accueil qu'elle leur réserve : elle frétille, la Monique, dans sa petite robe à carreaux et sa permanente violacée ! Son appartement semble aussi vieux qu'elle. La peinture s'écaille, les meubles sont poussiéreux... Même la télé paraît antique.

Heureusement, Mamie pourrait calmer n'importe qui avec sa cuisine. D'un grand sourire en résine, elle les invite à entrer et les assoit chacun sur une chaise, entre la gazinière et le plan de travail. Elle est tellement ravie de recevoir enfin une petite visite, Monique, qu'elle se déchaîne sur le frigo et le placard à pâtisserie.

– Une minute... Mettez-vous à l'aise...

Une boîte à biscuits en métal cabossé, du sirop maison dans une bouteille en verre, du lait frais dans son carton, une tablette de chocolat, quelques fruits... Ce n'est qu'une fois la petite table en formica pleine à craquer qu'elle s'installe enfin à sa place, droite comme un I, le sérieux d'un adjudant-chef en inspection.

– Allez ! Mangez, mangez ! Faites-moi, plaisir, hein ? Surtout toi, le p'tiot ! T'y as que des os sous tes vêtements !

Marek soupire, Zlatan siffle un verre de lait, dévore une banane, quatre biscuits coup sur coup et la moitié de la

tablette de chocolat, puis s'étire, les bras en l'air, avant le rot du bonheur. Marek a à peine attaqué son premier sablé...

– Bon, au boulot. Je t'ai noté l'adresse là, t'as vu ? Prends le papier. C'est simple, t'as vu ? Tu livres, tu encaisses, tu te casses.

L'estomac plein et le moral un peu requinqué, Marek descend les escaliers et marche jusqu'à son scooter, garé en bas de chez lui. C'est le bâtiment voisin, à peine une centaine de mètres.

Une légère inquiétude lui barre quand même le front : l'engin a de moins en moins envie de rouler, en ce moment. La plupart du temps, il finit par démarrer après avoir toussé comme un vieux cow-boy, mais parfois, va savoir pourquoi, le kick sonne dans le vide et la bête reste silencieuse.

Marek croise les doigts main droite, attrape le guidon main gauche, lance un bon coup de kick. Puis un autre et un autre et un autre et un autre...

Bordel.

En douceur ou en force, rien ne marche : l'engin reste inanimé.

Le souffle court, les tempes légèrement mouillées de sueur, Marek tente tant bien que mal de faire turbiner son cerveau. Depuis qu'il a planté la bécane du petit Franck en jouant les têtes brûlées sur le carrefour, personne n'accepte de lui prêter son deux-roues. Reste que deux solutions : retourner chez Émir ou...

Et puis merde !

Une demi-heure a filé. Le gamin n'a pas beaucoup hésité avant de choisir l'option *foncer dans le mur*, pour changer. Catégorie vol de voiture... et c'est pas maintenant qu'il reculera.

Recroquevillé à l'intérieur d'une 206 rouillée, Marek tient deux fils dans ses mains : un rouge et un bleu, tirés parmi tout un tas de câbles colorés. Tableau illisible pour le non-initié, mais pour lui, c'est un jeu d'enfant. Il s'agit simplement de les frotter l'un contre l'autre...

Le moteur démarre.

La petite Peugeot roule docilement pendant que Marek, sourire aux lèvres, passe les vitesses une à une, direction Bourgeoisie-Land. Dans les quartiers chics à villa sécurisée de la ville d'à côté, une petite bande de lycéens s'est cotisée pour jouer les caïds. Le genre de gogols avec qui Émir ne traite jamais en direct.

Le kilo de résine dans un sac à dos posé sur le siège passager, un écouteur lui crachant du *Nekfeu* dans l'oreille droite, Marek jette un regard sur le rétroviseur central, puis accélère dans la ligne droite qui l'expulse du quartier.

Ça va. La police n'entre pas ici, elle rôde uniquement aux abords – dans l'avenue du Maréchal Sangsurlesmains, comme une frontière.

C'est maintenant que l'affaire se corse. Marek fixe le tableau de bord pour s'assurer de ne pas dépasser les limitations de vitesse. Ses mâchoires se contractent, tandis que ses yeux scrutent le terrain. Peu de monde dans la ville, en ce début de nuit hivernal pas très motivant. Il ne croise que quelques voitures de darons et deux trois piétons esseulés, à la démarche rapide et frissonnante.

Premier feu rouge, Marek freine.

L'instant d'après, une lumière bleue clignote dans son dos, l'éblouit une seconde avant que son cerveau ne fasse les bonnes connexions.

Les flics !

L'un d'eux sort du véhicule, avance lentement...

... Marek écrase l'embrayage, l'autre pied défonçant l'accélérateur. Sa main crispée sur le pommeau zigzague

jusqu'à la troisième vitesse pendant que la sirène lui hurle au cul. Une goulée d'air aspirée, un regain d'énergie, il braque à gauche vers un lotissement de maisonnettes. Coup de frein à main, façon *parking rodéo* !

Il connaît le coin, les flics aussi. Tout un puzzle de pâtés de maison qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau, à droite comme à gauche : des arbres, des allées, des buissons, des tas de petites baraques blanches avec leur petit portail et leur petit garage.

Un labyrinthe.

Le moteur crache, quatrième vitesse, la bagnole vire à droite, enchaîne à gauche. Il pose les yeux sur le sac bourré de shit, puis sur le rétro : pas de flics pour le moment. Mais le chant des sirènes résonne bien trop fort ; ils sont tout proches... Allez, faut se débarrasser de ce sac !

Une seconde de réflexion – puis il le balance par la vitre. Petit vol plané et atterrissage en douceur dans un jardin. Quelques milliers d'euros reposent maintenant bien sagement sur leur petit carré de pelouse ! Mais si quelqu'un y touche...

Il n'a pas le temps d'y penser : la voiture de police resurgit derrière ses fesses, comme pour les mordre. D'un coup de volant bien sec, il quitte le lotissement pour une grande avenue bordée par les blocs de la cité de la gare.

Erreur. En face, deux autres bagnoles de flics l'attendent.

Marek se bouffe les lèvres, souffle, freine.

Les mains sur la tête, il sort en priant pour qu'ils ne trouvent pas le sac. Le reste...

Le reste, il connaît. Le bal des calibres peut commencer, les canons le pointent, s'approchent gentiment. Puis viennent les cris, les menaces, le brouillard. Les menottes lui serrent les poignets dans le dos, la nouvelle voiture est moins accueillante, et les nouveaux passagers ne sont pas bavards.

En réalité, Marek ne pense plus qu'à une chose : sa mère. Sa mère qui va devoir venir le chercher au commissariat. Sa mère aux yeux bouffis à force de retenir les larmes, sa mère à la tête basse de honte.

La ville défile au gré des lignes blanches et des feux tricolores. Quelques têtes connues croisent son regard noir à travers la vitre, perdu dans le vague. Le futur proche semble aussi périmé que moisi.

On n'est pas bien, là ?

Poussé dans une cellule de garde à vue, les yeux sur ses chaussures dépouillées de leurs lacets, Marek pense à Émir. Et à toute la merde qui lui pend au cul. Impossible de creuser un trou dans le sol en béton, surtout à mains nues. Ça aurait pourtant été l'endroit parfait pour s'enterrer vivant. Dommage.

Faute de mieux, il se contente du lit en béton crasseux pour s'allonger et lire les graffitis gravés sur les murs, tout en s'efforçant d'oublier le caïd. Hélas, ici, le temps ne se bouscule pas trop, et on a tout loisir de ruminer ses pensées en boucle, le cerveau se faisant petit hamster sur sa roue... Il peut bien vriller mille fois sans qu'on s'en rende compte !

Fatigué et triste, il n'entend pas le flic de la BAC ouvrir la cellule. Marek sursaute à sa vue : une face de pit-bull avant le combat. Il va falloir le suivre, débiter son histoire mythonnée qui ne tient pas plus la route que la vraie, éviter de trop l'énerver...

Le bureau est petit, bordélique et pas très confortable. Marek piétine sur le seuil, le flic n'a pas décroché un mot et son regard méprisant ne l'invite pas franchement à s'asseoir sur la chaise vide.

– Ben quoi ? Assieds-toi !

Marek obtempère, puis laisse filer une seconde ou deux, avant de se jeter dans le vide de son bobard en

s'efforçant d'y croire un peu lui-même. Le flic veut savoir *où, comment, pourquoi*. Et c'est le *pourquoi* qui n'est pas vraiment solide.

– Écoutez... je voulais juste faire un petit tour à Paname, c'est tout. À chaque fois, je loupe le dernier train pour rentrer et je me retrouve en galère toute la nuit, à péter les plombs ! Du coup, voilà, quoi... j'sais pas trop ce qui m'est passé par la tête ! C'était juste un emprunt, je voulais pas vraiment la voler, cette caisse. Je...

Un cri dans la pièce à côté l'interrompt – une insulte, suivie du bruit sourd d'un crâne qui tape contre le mur mitoyen.

Le cow-boy reste concentré sur Marek. Il s'en fiche, lui, du bureau voisin. Ce qui compte, dans l'immédiat, c'est d'attraper un peu de vérité dans la bouche du même ; et comme à chaque fois avec les petites frappes dans son genre, ça va pas être facile.

– OK, OK... Admettons, mon gars. Le problème, c'est que c'est clairement pas ta première voiture. La propriétaire t'a vu monter dedans depuis sa fenêtre. Elle dit que t'as pas mis cinq minutes pour la démarrer. Si t'es capable de ce genre d'exploit, c'est que tu l'as déjà fait avec d'autres, et plus d'une fois.

Marek bugge. Ses neurones tricotent, cherchent une issue dans l'impasse.

– Non, non ! Une fois, y a un pote qu'avait perdu ses clefs, il a dû démarrer sa voiture avec les fils... J'ai regardé, j'ai compris. C'est pas si compliqué. Et puis, on voit ça tous les jours à la télé !

Le flic se crispe. Marek baisse sa tête de comédien.

– Vol de voiture, délit de fuite... Tu refais ça dans six mois et c'est la prison, tu le sais ?! Pff... Tu verras bientôt le juge pour enfants, t'auras qu'à lui raconter tes foutaises. Moi, je fatigue. Allez, lève-toi, je te ramène en cellule.

Au moins, le tête-à-tête n'a pas duré. Bientôt, ce sera le regard de sa mère qu'il faudra assumer.

Une chape de plomb lui tombe sur le crâne pendant qu'on referme la porte de son trou.

Quelques heures de galère sans sommeil, une nuit pourrie de bébé truand en déprime, toute une sale nuit, avant que le verrou ne grince enfin.

Marek se traîne comateux dans le couloir, dans l'escalier, entre dans le hall où on l'attend. Sa mère.

Elle a tellement de colère dans les yeux qu'elle est méconnaissable. Sa main serre trop fort celle du petit frère de Marek, Igor, qui grimace de douleur et de honte d'être ainsi ligoté, parce qu'il a quatorze ans quand même, presque un homme, *pas un mioche à sa maman!*

C'est Marek en miniature, celui-là. Petit casse-cou casse-couilles, qui ne réfléchit qu'après avoir foncé tête baissée dans le mur. Trop fier et trop jeune pour comprendre que c'est sa mère, en cet instant, qui a besoin de soutien. Non : Igor, il n'a que son grand frère en tête, sa star maison. Depuis la naissance, ses yeux bleus ne l'ont pas lâché une seconde, lui, le modèle dont il tente de reproduire chaque geste à l'identique.

Il n'imagine pas un seul instant que, s'il pouvait, Marek se jetterait dans les bras de leur mère. Il l'imagine tellement fort, tellement froid ! Pourtant, la vérité, c'est que Marek s'est rarement senti aussi faiblard. Besoin d'elle, d'être rassuré, de rassurer, d'obtenir encore une chance, un sourire...

Un, deux, trois battements de cœur. Marek tente de soutenir le regard de la daronne, entrouvre la bouche, se racle la gorge, puis ravale les mots avant qu'ils ne se brisent sur le barrage qu'elle vient de dresser entre eux, d'un simple soupir. L'espace semble si infranchissable qu'il ose à peine respirer.

Elle n'a rien à lui dire, et désormais, lui non plus. Un nouvel échange de regards suffit : colère, angoisse et peine, face à de la honte et un putain de mal-être.

Le trajet du retour – à pied – est sinistre. Pas un mot, juste le silence asphyxiant, et de l'amour qu'on ne sait plus.

On marche sur le bitume, du béton pour seul horizon, sous le soleil fébrile d'un samedi matin morne. On marche avec sa fatigue, on marche à trois vers la maison, on marche, seul dans sa tête.

Elena suit la ligne de droite, un pas devant Igor qui sautille sur celle du centre en zone tampon, deux pas devant Marek qui titube sur celle de gauche. Pendant une longue minute, elle ne dit rien. Son pyjama apparaît, au rythme de ses pas, sous son vieil imperméable beige trop serré à la taille.

Elle souffle et râle, de plus en plus fort. Ses deux fils la connaissent trop bien pour ne pas comprendre : elle s'échauffe ! D'ailleurs, en regardant de près, on peut voir les veines de ses tempes se gonfler par intermittence, sous ses cheveux déjà gris. C'est l'affaire d'une seconde ou deux, peut-être trois... La rue est calme ici, peu de témoins.

Soudain, elle fait un pas de côté, manque de bousculer Igor, s'arrête net devant Marek. Et elle l'empoigne par le sweat, le tire en arrière ! Elle a beau faire une tête de moins que son aîné, elle ne semble plus si petite face à lui. Tout en elle est dur, de son menton tendu aux cernes noirs sous ses yeux rouges.

– Je ne mérite pas ça ! Tu entends ? Je - ne - mérite - pas ça ! Depuis que tu es né, Marek, je me bats pour toi, je travaille comme une dingue, je m'occupe de toi et de ton frère, de la maison, de vos devoirs, de votre linge, des repas midi et soir, je fais les courses, je vous achète vos petites céréales, vos petits biscuits, des habits de marque, des...

Elle s'arrête essoufflée – mais pour mieux repartir :

– Qu'est-ce que j'ai, moi, en retour ?! Vous me donnez quoi, vous ? Des appels du lycée, des convocations au tribunal, des visites des services sociaux, la police qui m'appelle en pleine nuit !!! Mais... qu'est-ce qui cloche chez toi ? Qu'est-ce qui cloche ? Tu crois que je vais héberger longtemps un petit voleur sous mon toit ?! Tu comptes dormir où, une fois que je t'aurai mis dehors ? Hein ? En prison ?! Sous les ponts ?! Je... je... je crois que...

Les derniers mots s'enrouent, restent en suspens. Elena se détourne sur un long soupir las, avant de reprendre le chemin du retour en marchant encore plus vite, loin devant ses fils.

Ils la suivent à bonne distance. Marek a les yeux dans le vague, mais ceux d'Igor sont pleins d'admiration. Et sa langue n'est pas loin de la tachycardie :

– C'était quoi comme bagnole, Marek ? Dis-moi pas qu'c'était une Merco ? Putain, j'suis sûr, enfoiré ! Vas-y, raconte, c'est bon !!

La taloche part, frappe la nuque assez fort pour que la tête bascule en avant. Y a marqué « *Ferme ta gueule* » sur les pupilles de Marek – et Igor sait lire. Parfois, le petit frère comprend des choses.

Arrivé à l'appart', Marek referme la porte un peu trop fort à cause d'un courant d'air, subit encore le regard de sa mère avant de trouver refuge dans sa chambre.

Pas le moment de mettre le rap qu'elle déteste, même au volume minimum : elle pourrait péter une case. Pas de jeux vidéo non plus. Mieux vaut... ne rien faire. Ça tombe bien, y a rien à faire, à part compter les fusées imprimées du vieux papier peint, comme il le fait toujours en temps de crise. Parfois, ça le calme. Mais là...

Son lit soutient ses fesses, ses genoux soutiennent ses coudes, ses mains soutiennent sa tête, pourtant tout s'écroule.

Directeur de publication : Frédéric Lavabre
Collection dirigée par Tibo Bérard
Assistante d'édition : Julia Robert-Thévenot
Conception de couverture et maquette : Claudine Devey
Illustrations de couverture : Diamond Dogs / Istock - GeorgePeters / Istock

© Éditions Sarbacane, 2020

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

ISBN : 978-2-37731-566-6